

MINEURE Fernand Deligny

Multitudes n°24 [online]

EMILIA M.O. MARTY

Garder son petit chapeau bleu

[Aventures et mésaventures de Pierre, petit garçon ballotté dans le temps et l'espace au pays des Néducaturs.]

Il était une fois un petit garçon qui s'appelait Pierre. Avec son petit chapeau bleu, il courait. Au milieu des gens immobiles dans leur voiture, immobiles dans leur maison, immobiles à leur travail, il courait. Quand il ne courait pas, il construisait des cabanes dans son jardin où il dormait, et mangeait, ou bien demeurait auprès de son grand-père.

Quelque chose l'intriguait. Il voyait les enfants plus grands que lui s'engouffrer tous ensemble, le matin, dans un portail. Voilà qu'un jour, on lui dit qu'il fallait s'arrêter de courir et s'asseoir dans une pièce de la grande bâtisse, au milieu d'enfants immobiles qui entraînent avec une boîte qu'ils portaient au bout de leur bras. Lui n'avait que son petit chapeau bleu qu'il ne quittait même pas pour dormir, et des fourmis, des bêtes à bon dieu, des coccinelles, des libellules, et des papillons, dans ses jambes. Monsieur Ferplutare finit par se fâcher et lui dit qu'il ne voulait plus le revoir avec son chapeau. Ainsi fut-il de nouveau libre de courir et de faire des cabanes.

Une question le préoccupait. Il se sentait un peu seul. Ses parents l'obligèrent à laisser le petit chapeau bleu dans la cabane et à emporter lui aussi une boîte, et à faire tout ce que disait Monsieur Ferplutare. Celui-ci lui ordonna pour commencer de laisser les fourmis, les bêtes à bon dieu, les coccinelles, les libellules, et les papillons à la porte. Alors, parfois, il s'endormait pendant que Monsieur Ferplutare parlait. Il sortait courir. A son retour, Monsieur Ferplutare était tout rouge de colère.

Lui, il cherchait toujours où étaient les autres enfants. Son grand-père finit par lui répondre : « c'est un pays très loin, au-delà des montagnes et des vallées, au-delà des déserts, tout au fond du lac qui est après les sept mers. C'est le pays aux mille désespoirs. C'est un royaume bien étrange : aucun château ne s'y dresse, aucun roi ne semble y régner.

Une forêt épaisse l'entoure. Des ronces et des taillis entrelacent les pierres des hautes murailles qui ceignent le royaume et dans lesquelles aucune porte n'est creusée. Si l'on y pénètre, on ne peut plus en sortir. De l'intérieur, des portes en trompe-l'œil sont seulement peintes sur les pierres. Au centre se dresse une haute montagne, si haute qu'elle touche le plafond du monde. Elle est invisible – on ne la voit que lorsque l'on arrive à son pied. Sous la montagne, un labyrinthe descend au centre de la terre. Un dragon redoutable y habite. Un dragon aux mille têtes. Personne n'a jamais pu l'approcher. »

Petit Pierre écouta toute la soirée son grand-père. Avant de s'endormir il demanda : « Mais comment sais-tu tout cela, grand-père ? »

Le vieillard montra, de l'autre côté de la vallée, la montagne d'en face : « c'est un d'en face. Il est revenu quand il avait vingt ans, mais complètement froissé dans sa tête. »

L'automne passa, puis l'hiver. Ils étaient toujours assis à l'école, toute la journée, alors que tant de choses intéressantes se passaient dehors. Au printemps, Monsieur Ferplutare décida que Pierre ne serait décidément jamais apte à l'écouter. Il fit venir les parents de Pierre. Mais Pierre n'écoutait plus.

Un matin, Monsieur Ferplutare sortit son fusil-à-mots. Les mots s'enfoncent profondément dans la chair de petit Pierre, lui faisant un tatouage indélébile. Puis, il actionne un bouton caché sous son bureau, et le tableau noir s'écarte pour laisser voir un passage dérobé. Pierre est sommé de passer. Le mur se referme. Le toboggan qui l'emporte dans le noir est interminable.

Dans le puits du toboggan le sable l'ensommeille. Mais les mots de son grand-père sont plus forts que le sable. Le pays aux mille désespoirs. Le pays dont on ne revient pas. Les mots tambourinent dans sa tête. Il sait que son grand-père est là, qui continue à lui parler.

Il aboutit pêle-mêle, sur un tapis d'enfants endormis. Il se lève vite, réajuste le petit chapeau bleu et déguerпит à toutes jambes. « Où cours-tu, petit ? », dit une voix derrière lui.

Aucune porte à cette salle. Une main se pose gentiment.

« Mais n'aie pas peur, tu seras bien ici, ce n'est pas comme là-bas. » Et la main désigne là-haut, d'où vient le toboggan.

« Mais j'étais bien, dit Pierre.

– Mais non, tu étais exclu et rejeté par une société qui opprime les enfants. Ici tu seras reconnu dans ta singularité. Pierre regarda dans ses poches. Il trouva son goûter de dix heures, mais pas de singularité.

– Comment sortir d'ici, s'enquit Pierre ?

– C'est très simple. Il faut te rendre au bureau du docteur, Monsieur le Syprathique. Puis au dépoussiérage et ensuite tu seras emmené au château. »

Le docteur écrit sans lever les yeux.

« Mais je ne suis pas malade, dit Pierre.

– Donne-moi ton dossier », dit le Syprathique.

Pierre se lève et approche sa chaise. Le docteur s'énerve : « Mais non, ton dossier.

Ah, on ne te l'a pas rempli. Bon, déshabille-toi. »

Pierre s'enhardit : « Le château où je vais aller, il y a un roi et une reine ? »

Le docteur écrit sur son dos sans répondre : « Son Cui doit être bien bas à celui-là » marmonne-t-il.

Pierre aussitôt se lance dans des trilles aigus de merle pour lui montrer qu'il se trompe. « Importants troubles du langage » ajoute le stilet du Syprathique à ce qu'il a déjà gravé dans le dos de l'enfant.

Pierre content d'avoir fait ses preuves fait une dernière tentative : « Vous êtes un savant de l'âme ? »

Le docteur range son stilet et retire ses lunettes : « Mon cher enfant, tu vas aller à l'institution Mon doux nid, tu y seras très bien. »

Pierre sort. Un long tuyau l'amène directement au dépoussiérage. Une nouvelle main s'empare de lui, lui enlève son petit chapeau bleu et lui désigne le bac.

« Qu'est ce que vous allez me faire ? dit Pierre

– Comme à tous les enfants, t'enlever les poux que tu as dans le cerveau, lui répond Marie Rose.

– Mais je n'en ai pas, dit Pierre. Monsieur Ferplutare le faisait tous les matins. »

Marie-Rose faiblit. « Bon, dit-elle, je vais inscrire cela sur ta fiche. » Il attrape son chapeau et s'enfuit à toutes jambes le long du souterrain qui amenait directement à l'institution Mon doux nid.

Une hésitation s'empare des petites jambes. Elles reviennent vers Marie-Rose penchée sur ses fiches.

« Dis, c'est bien par là le dragon ? »

Marie-Rose relève les yeux, ahurie.

« De quoi parles-tu ?

– Mais le dragon de l'île. »

Elle pose maternellement sa main sur la petite tête : « Ne t'inquiète donc pas ainsi mon petit. Tu ne crains rien ici. »

Les petites jambes s'enfuient de nouveau le long du souterrain.

Comme c'est beau ici, se dit-il. Il aperçoit des enfants qui se promènent. De grands arbres, comme il les aime tant, immenses et très vieux, et le château majestueux avec ses tours. Il s'approche du jardinier en train de ramasser les feuilles mortes.

« Dis, mais où est le donjon ? Et le pont-levis ?

– C'est un château plus récent, répond le jardinier.

– Mais je ne vois pas de roi, ni de prince, ni de chevaliers.

– Il y a longtemps qu'ils seraient morts, dit le vieil homme en souriant, le château a été acheté par l'association Lunapark pour y faire un centre pour les enfants comme toi. »

Le soir, lorsqu'il se couche dans son lit à barreaux, Néducateur s'approche de son lit.

« C'est un drôle de nom, pourquoi tes parents t'ont appelé comme ça ? demanda Pierre curieux de tout.

– Mais non, je m'appelle Monsieur Lanu. Néducateur c'est mon travail.

– Mais c'est quoi ton travail ?

Monsieur Lanu explique.

« Mais ce n'est pas un travail, mon papa fait ça aussi avec moi et mes frères et sœurs. Mon grand-père m'a dit qu'ici, c'était le pays aux mille désespoirs. »

Monsieur Lanu fronce les sourcils.

« Mais non, au contraire. Tout le monde est heureux ici. Encore hier, Monsieur le député, qui est président de l'association, a fait visiter le centre à un car de troisième âge et tout le monde a trouvé que vous aviez bien de la chance d'être ici. »

Mais Pierre ne comprend rien. Président ? député ? et troisième âge ? Il se rappelle seulement que c'était écrit « bouillie premier âge » sur la boîte pour son petit frère.

Mais il poursuit son idée : « Et le dragon, tu l'as déjà vu ? »

Monsieur Lanu hausse les épaules.

« Le dragon ? Ca n'existe pas. C'est seulement des contes.

– Mais si. Mon grand-père dit qu'au centre de l'île, il y a une montagne avec un lac souterrain où habite le dragon.

– Ton grand-père est un vieil homme ignorant. D'ailleurs, il n'y a pas d'île, ni de montagne, ni de dragon. Regarde, ici, c'est comme dans la Réalité.

L'Aréalité. Ce mot plaisait à Pierre. Il le mit dans son sac à mots et s'endormit.

Les messieurs Néducateurs décidèrent que cet enfant étrange, avec tant de troubles dans le comportement, serait mieux au château voisin qui ne faisait pas de rééducation mais de la « psychothérapie » et qui avait des méthodes bien étranges là aussi.

Dans le nouveau centre, la seule différence qu'il vit au début ce furent les arbres qui étaient ici en carton et en papiers peints de toutes les couleurs. Il essaya d'entamer une conversation, mais un flot de bavardages incompréhensibles se détacha en même temps que leurs feuilles de papier.

Il cherche le jardinier, pour avoir une explication, et le trouve en train de ramasser les feuilles en ronchonnant. Il refuse de lui parler. « Je ne suis pas de ces messieurs, moi. »

Il montre, d'un coup d'épaule, le château : « Je ne suis pas dans leur institution, je n'ai pas à te parler. »

Dans la cour, des enfants s'amuse en mettant le feu à quelques arbres, tandis qu'un zadulte en blue-jean bien propre et repassé, ratisse indéfiniment les mêmes carreaux de la terrasse.

« Et tu fais quoi ? », dit Pierre.

Le zadulte s'arrêta, et regarda Pierre : « Je suis syprathique mais je suis d'abord institutionnel. Quand l'institution est en réunions labyrinthiques, il faut quelqu'un de service à tout de rôle pour garder les enfants ; je m'appelle Eldorado. »

Pierre passa quelques temps agréables. Puis il se rappela qu'il n'était pas là pour s'amuser. Il revint vers l'Eldorado : « Tu veux voir mon dossier ? », dit Pierre.

Eldorado éclata de rire : « Mais mon bonhomme, je m'en fiche de ton dossier. »

Pierre tourne son dos vers Eldorado.

« Mais je veux savoir ce qui est écrit, dis-moi.

– Ca n'a aucune importance !

– Si. Je ne peux pas le lire moi. »

Comme Eldorado refusait toujours, Pierre reprit : « Tu es un savant de l'âme ? »

Eldorado éclata de nouveau de rire : « Oh non, je ne sais rien du tout. Personne ne sait rien. La seule chose importante c'est de savoir qu'on ne sait pas. »

Pierre s'étonna : « Mais Monsieur Ferplutare il dit qu'il sait et qu'on est là pour savoir et que moi je ne saurai jamais rien. »

Il s'était aperçu qu'au-delà du centre, la forêt s'épaississait.

« Qu'y a-t-il dans la forêt ? demanda-t-il.

– Des taillis, répondit Eldorado, et puis encore des taillis, des ronces, et des bêtes féroces. Il y a aussi quelques clairières défrichées par des mammouths. »

Pierre sentait que des nuages de coton vaporeux étaient entrés dans sa tête et les mots de son grand-père s'effaçaient. Mais il n'avait pas oublié le dragon. Il reprit :

« Tu sais que c'est le pays aux mille désespoirs ici ?

– C'est un peu vrai, mais tu exagères. Il y a des pays où tous les jours des enfants meurent de faim, ou sont assassinés, ou amputés.

– Sais-tu où est le dragon ?

– Le dragon ? Mais il n'y a pas de dragon ! »

Pierre demeura un moment perplexe. Est-ce qu'ils mentaient tous ? ou bien réellement ignoraient-ils l'existence du dragon ?

Il reprit sa route. Il marcha longtemps. La forêt s'épaississait. Enfin, à l'orée d'une clairière, il aperçut quelques maisons et s'approcha. Un homme coupait tranquillement du bois et le rangeait soigneusement. Il

portait une longue chemise sur un blue-jean troué et ses longs cheveux blonds étaient retenus par un élastique.

« Tu ne ramasses pas les feuilles ? », dit Pierre.

L'homme leva les yeux sur lui, tout en continuant son ouvrage.

« Non, elles pourrissent l'hiver et font un bon engrais pour le sol. La Nature ici nous donne notre nourriture.

– Tu es jardinier ?

– Mais non, il n'y a pas de jardinier ici.

– Alors tu es éducateur ?

– Non, il n'y a pas d'éducateur ici. Enfin, tout le monde est éducateur, les enfants aussi.

– Alors tu es zadulte.

– Peut-être. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Il y a une part d'enfant en chacun. Qui peut dire qu'il est zadulte ? »

Il montre les maisons.

« Tu vois nous vivons ici, avec les enfants et chacun effectue les tâches nécessaires à la vie quotidienne. Et toi, que fais-tu ?

– Je cherche le dragon, dit Pierre.

– Mais il n'y a pas de dragon ici, le dragon est là-bas. Et l'homme montre la Terre, au-delà des sept mers.

– Mais non, dit Pierre, mon grand-père m'a dit qu'il était ici.

– Ah bon, dit l'homme, ton grand-père disait cela. Raconte-moi. »

Il pose sa hache : « Je m'appelle Nathanaël. Viens, nous allons rentrer à la maison boire un chocolat chaud, et tu me raconteras tout cela. »

Dans la cuisine, d'autres gens vont et viennent tranquillement, chacun à sa besogne. D'autres sont assis et bavardent. Nathanaël présente Pierre aux grands et aux petits.

« Vous vivez tous ici ?

– Oui, ici c'est un centre de vie.

– Et il y a un savant de l'âme ?

– Non, l'âme n'aime pas les savants. »

Pierre se sent bien. Les mots de son grand-père qu'il donne peu à peu, sont sur toutes les lèvres. Tout le monde se met à parler grand-père. Il a l'impression de mieux respirer.

Un matin, son petit chapeau s'envole. Quand il le rattrape, il s'aperçoit qu'il est vide, que tous les mots de son grand-père lui ont été volés. Plein de tristesse, il reprend le chemin de la forêt.

« Mais où vas-tu, dit Nathanaël qui coupait du bois à quelque temps du mammoth. Où veux-tu aller ? Tu ne peux pas vivre ailleurs. Il n'y a pas de vie ailleurs.

– Je vais chercher le dragon. »

Nathanaël essaya longuement de le dissuader. Puis il finit par dire : « Va voir le vieillard Ferligneux. Il habite au-delà de la forêt. Tu trouveras

un grenier dans le désert, c'est là qu'il habite, il cherche un vieux livre au fond des malles, une grammaire. »

Pierre marcha des jours et des jours. Enfin, il aperçut un tronc d'arbre appuyé sur un rocher.

Lorsqu'il se trouva à sa hauteur, il vit que c'était en fait un vieil homme.

« C'est encore loin, la montagne du dragon ? demanda-t-il.

– Non mon garçon, tu y es. Au coin du chemin là-bas, tu trouveras la porte.

– Mais je ne vois pas la montagne.

– Non, elle est rendue invisible. Tu verras la porte lorsque tu seras devant. Et quand tu auras franchi la porte tu commenceras à apercevoir la montagne.

– Et le dragon est là ? »

Le vieil homme eu un geste las :

« Oh ! Le dragon est partout. Il est dans l'air que nous respirons, dans le sol sur lequel nous marchons. Il est cette forêt-même. Il est dans la tête des gens, il habite leur corps.

– Mais il a bien une maison.

– Oui, dit l'Ancien, au-delà de la septième porte. C'est son antre, mais dans cette antre-là il n'y a rien.

– Je cherche le vieux Ferlignieux, dit Pierre.

– C'est moi dit le vieux, que veux-tu ?

– Mais on m'a dit que tu étais dans un grenier, en train de chercher un vieux livre. »

Le visage sculpté dans le bois se plissa un peu plus pour sourire.

« Oh cela c'était quand j'étais jeune. Oui, je cherchais la grammaire des mots tapis dans le corps. À mon âge on ne s'occupe plus de ces balivernes.

– Je veux aller tuer le dragon, dit Petit Pierre.

– Et qu'as-tu pour cela ? »

Pierre se rembrunit. Des larmes coulèrent sur ses joues.

« J'avais les mots de mon grand-père, et puis mon chapeau bleu et mes jambes qui couraient comme le vent. Mais depuis que je suis sur l'île, mes jambes se sont ralenties et j'ai perdu les mots de mon grand-père.

– Viens », dit le vieux. Et il l'emmena jusqu'à sa forge.

L'enfant s'assit et s'absorba dans le feu.

« Mais que brûles-tu ?

– Je brûle les jouets cassés des enfants.

– Cela te fait beaucoup de travail ?

– Non, il y a si peu d'enfants. La plupart des petits sont des modèles réduits.

– Et cela ? (Il désigne le métal rougeoyant.)

– Ca c'est du langage. Je ramasse les mots qui traînent et je les fonds.

– Pour faire des vrais mots ? »

Le vieux hausse les épaules sans répondre.

« Alors tu les voles aux syprathiques. Les vrais mots sont à eux.

– Non, dit Ferlignieux. Je ne fais pas de vrais mots. Je fais des mots pour pouvoir parler aux vivants.

– Tu es le gardien de la porte ?

– Pas du tout. À la porte il y a deux gardiens. Le gardien du jour et celui de la nuit. Celui du jour il est forgeron aussi. Mais, il a volé ce savoir. C'est plutôt un technicien de la forge. Il a trois jambes et quatre bras. Pendant douze heures il frappe le cuivre pour faire un soleil. Et quand il l'a terminé, il l'accroche là-haut et tout le monde croit que c'est le soleil. La gardienne de la nuit, c'est sa femme. Elle est à gauche de la porte. Elle a trois bras et quatre jambes. Tous les soirs, elle décroche le soleil de cuivre et accroche de lourds rideaux de papier, noirs d'encre, qu'elle vient de confectionner et qui recouvrent le pays d'un océan de ténèbres. Et tout le monde croit que c'est la nuit.

– Mais où sont le vrai jour et la vraie nuit ?

– Ils sont retenus prisonniers, derrière la sixième porte.

– Alors, personne ne les a jamais vus ?

– Personne. »

Pierre s'endormit un long moment. Quand il se réveilla, le vieillard travaillait toujours devant le feu. « Mais si le dragon est partout, il est ici aussi. »

Ferlignieux hocha tristement la tête.

« Oui, peut-être bien qu'il est ici aussi. Quand j'étais jeune, j'ai cru que je pourrais le tuer. Je croyais qu'il avait des têtes et un corps. J'ai passé beaucoup de temps à tresser une corde très longue et très solide pour l'étrangler, mais je n'ai pas réussi, parce qu'il n'a pas de forme. Maintenant j'ai décidé de me retirer et de cultiver ma vigne. J'ai cherché des endroits qui soient "ailleurs". Mais il n'y a pas d'ailleurs, pas d'endroit qui échappe au dragon. Alors ce lieu m'a appelé. J'y ai tracé un cercle où le dragon ne peut entrer. Tu vois cette carrière ? Nous faisons des fouilles dans les mondes engloutis couchés les uns sur les autres. À chaque couche il y a une lettre. Il faut aller au bout de l'alphabet pour faire un homme entier et vivant.

– Alors, chez toi ce n'est pas l'Aréalité ? »

Comme Ferlignieux ne répondait pas, Pierre reprit :

« Et quand tu dors ?

– Je ne dors jamais. Je veille, nuit et jour, sur le puits des origines.

– Mais tu es vieux. Un jour tu mourras dit Pierre. Et le dragon entrera.

– Oui peut-être bien. Mais tu sais, déjà le dragon n'entre pas mais il se nourrit quand même de moi. Au-delà de la première porte, il y a les collecteurs de mots. Et les cuisinières les lui préparent avec des mets succulents. Il lui faut toujours des mots nouveaux, sinon il mange les collecteurs et les cuisinières.

– Mais tes mots ne sont pas comme les autres ?

– Oui, je pensais qu'ils pourraient tuer le dragon mais dès qu'ils passent le cercle, ils sont morts. Beaucoup de collecteurs passent ici et emportent mes mots. Je les laisse bien faire comme ils veulent, ajoute-t-il d'un ton las. Et puis vois-tu, au-delà de la deuxième porte, il y a les collecteurs de parfums. C'est l'air que le dragon respire et qui lui fait le sang vert. Le sang vert est plus fin que le sang rouge. Il régénère chaque cellule de son corps. Je ne peux empêcher le parfum du raisin que nous vendangeons de partir dans l'atmosphère. »

Pierre décida de se mettre en route. « Attends, tu ne peux pas partir ainsi », dit Ferlignieux. Il réajuste le petit chapeau sur la tête de l'enfant. « Et ne le retire pas », dit-il.

Puis il plonge l'enfant dans l'eau de la source avec laquelle il refroidit la matière ne fusion et Pierre recouvre aussitôt ses jambes rapides comme le vent.

Puis il rentre dans la forge et en sort avec l'objet qu'il avait forgé pendant le sommeil de Pierre.

« Voici. Ne le perds jamais. Avec ce mot tu es invincible.

– C'est quoi ?

– C'est ton nom.

– Mais il ne s'écrit pas comme ça.

– Non pas celui-là. Celui-ci, c'est celui qui est caché au-dedans de toi. »

Le vieil homme lui remet un sac très lourd.

« Et voici tout ce qu'il faut pour passer la première porte. »

Pierre remercia et partit.

Quand il arriva devant les gardiens, il suspendit une feuille de papier noir d'encre devant le gardien du jour, qui s'endormit aussitôt, et un petit soleil de cuivre devant la gardienne de la nuit qui s'endormit aussitôt.

Les collecteurs étaient si occupés qu'ils ne firent pas attention à lui. Les cuisinières lui firent grand peur, ce qui les fit bien rire.

« Mais non, ici nous ne mangeons pas de la chair fraîche ! Pouah quelle vulgarité ! Nous ne mangeons que les mots. »

Pierre fit signe qu'il était muet et elles se désintéressèrent de lui.

À la seconde porte, le gardien se dressa devant lui. Nul n'entre ici s'il n'apporte une pensée nouvelle, dit-il. Pierre brandit son nom, et le gardien disparut aussitôt, volatilisé.

Il passa ainsi, sans être dérangé, la seconde porte, mais le parfum de son nom attira aussitôt le dragon sur les lieux. Il rugit en voyant l'enfant

et toute l'île résonna de son rugissement. Ferlignieux comprit, et dans la pénombre de la forge, deux larmes glissèrent sur le visage de bois sculpté.

Le dragon envoya aussitôt les gaz de l'oubli. La violence du souffle fit tomber le petit chapeau bleu. Pierre le ramassa comme un chiffon que l'on trouve égaré sur son chemin, le tourna et le retourna dans ses mains, cherchant à quoi il lui faisait penser, puis en fin de compte le mit dans sa poche. La peur lui donnait envie de courir, mais il ne savait plus comment faire. Il finit par lâcher l'objet qu'il tenait à la main et qu'il trouvait bien lourd et inutile.

Pierre tout grandet, tout froissé dans sa tête, fut admis au CAT de la ville la plus proche du village de ses parents. Là, toute la journée, il enfonçait des clous dans des planches pour un fabricant de cabanes en bois pour enfants. Le dimanche, il prenait le car et venait déjeuner chez ses parents. La vie s'écoulait, d'une saison à l'autre, mais Pierre ne savait plus ce qu'était une saison.

Un dimanche de novembre, au milieu du repas, il se lève et s'en va. Il ne sait pas où il va, mais il marche jusque chez son grand-père. Le vieillard est couché sur son lit. Il tourne difficilement la tête vers le jeune homme.

« Je t'attendais dit-il. Mais où est ton chapeau bleu ? »

Pierre le regarde de ses yeux de nulle part.

« Approche-toi, viens tout près », dit le grand-père.

Il fouille dans la poche et sort le chapeau bleu et le met sur la tête de Pierre. Et d'un coup Pierre est défroissé dans sa tête. Il regarde autour de lui, il regarde son grand-père. Il regarde dehors.

« Grand-père, regarde, c'est l'automne, on va aux châtaignes.

– Il n'est plus temps, dit le vieillard. Viens. »

